

LES DÉBOIRES DE LA QUÊTE IDENTITAIRE : RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR LE PERSONNAGE DE FAMA DANS *LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES* D'AHMADOU KOUROUMA

Mawuloe Koffi KODAH

Department of French
University of Cape Coast, Ghana
mkodah@ucc.edu.gh

&

Emmanuel Selorm GLIGBE

Department of French
University of Cape Coast, Ghana
emmanuel.gligbe@ucc.edu.gh

Résumé : *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma se voudrait un discours prophétique sur la question d'*ivoirité* qui a effondré les fondements de la société ivoirienne basculée dans la guerre politico-militaire en 2010. Ce chef-d'œuvre dans les classiques africains porte un regard critique sur les questions identitaires aux lendemains des indépendances des anciens territoires français en Afrique. Cet article examine le personnage de Fama, le protagoniste de ce texte narratif de Kourouma, le tout premier, comme victime d'une acculturation amère de la colonisation et des indépendances abâtardies. Il considère le destin de Fama comme un reflet de celui de bon nombre de personnes ayant subi la socialisation coloniale et postcoloniale dans les territoires français d'antan en Afrique. L'article situe les débats sur la quête identitaire en Afrique tels que peints dans le texte de Kourouma au cœur des préoccupations majeures qui entravent les processus de développement durable dans les pays africains contemporains. Cet article affirme que les tentatives futiles de Fama à recouvrer les territoires de ses ancêtres infestés de bâtardises, et rétablir l'authenticité des us et coutumes qui font l'honneur et la fierté de la dynastie des Doumbouya du royaume du Horodougou, sont symboliques des échecs continus des politiques de développement à travers le continent africain depuis les années 1960, années charnières dans la lutte irréversible que mènent les peuples africains dans la recherche de leur place dans un monde en fuite perpétuelle. La visée de cet article est de relancer le débat de la quête identitaire afin de désamorcer les tensions destructives qui lui sont associées et de refocaliser l'attention des peuples africains sur le besoin de bâtir sur '*ce qui est*' au lieu d'engager une poursuite futile à la recherche de '*ce qui fut*'. Les réflexions articulées dans cet article se fondent sur un examen critique de données textuelles recueillies du texte déjà mentionné et s'inspirent des approches de l'analyse du discours et de la sociocritique.

Mots-clés : déboires, développement, durable, identité, quête identitaire

**SETBACKS OF IDENTITY QUEST: CRITICAL REFLECTIONS ON THE
CHARACTER OF FAMA IN AHMADOU KOUROUMA'S *LES SOLEILS DES
INDÉPENDANCES***

Abstract : Ahmadou Kourouma's *Les Soleils des Indépendances* would be a prophetic discourse on the question of the concept of *ivoirité* - 'Ivorianism' - which scrambled the foundations of the Ivorian society tipped over into politico-military civil war in 2010. This masterpiece in African classics bears a critical look at identity issues in the aftermath of the independence of the former French territories in Africa. This article examines the character of Fama, the protagonist of Kourouma's very first

narrative text, as victim of a bitter acculturation of colonization and bastardized independence. It sees Fama's fate as a reflection of that of many who underwent colonial and postcolonial socialization in the former French territories in Africa. The article places the debates on identity quest in Africa as painted in Kourouma's text at the heart of the major concerns that hamper the processes of sustainable development in contemporary African countries. This article affirms that the futile attempts of Fama to recover the territories of his ancestors infested with bastardization, and to restore the authenticity of the norms and practices which make the honor and the pride of the dynasty of Doumbouya royals of the kingdom of Horodougou, are symbolic of the continuous failures of development policies across the African continent since the 1960s, pivotal years in the irreversible struggle led by African peoples in the search for their place in a world in perpetual flight. The aim of this article is to rekindle the debate on identity quest in order to defuse the destructive tensions associated with it, and to refocus the attention of African peoples on the need to build on 'what is' instead of initiating a futile pursuit of 'what was'. The reflections articulated in this article are based on a critical examination of textual data gathered from the aforementioned text and draw on approaches to Discourse Analysis and Sociocriticism.

Keywords: development, identity, identity quest, setbacks, sustainable.

Introduction

Les Soleils des indépendances reste une source inexhaustible pour la critique littéraire, quelle que soit la multiplicité des travaux critiques déjà publiés là-dessus. Ce premier texte narratif d'Ahmadou Kourouma ne cesse de susciter des réflexions critiques à chaque lecture et relecture. A travers le personnage de Fama, le protagoniste du récit, Kourouma pose de nouveau la question de la quête identitaire. Une question qui demeure sans réponse satisfaisante depuis la publication de ce texte il y a plus de soixante ans. De plus, la quête identitaire de Fama dans *Les Soleils des Indépendances* n'est pas différente de celle du continent africain. Les Etats africains nés du partage arbitraire des Européens au lendemain de la Conférence de Berlin (1884), sont dénaturés suite au démembrement du continent en petits morceaux non viables par les puissances coloniales européennes. L'abâtardissement que décrit Fama tout le long du récit dans *Les soleils des Indépendances* est la nature même de cette Afrique au lendemain des Indépendances politiques truquées et frustrantes pour l'évolution des nouveaux États modernes en Afrique postcoloniale.

La présente étude s'inscrit dans la logique d'une relance du débat de la quête identitaire en Afrique en vue de désamorcer les tensions démolisseuses liées à cette quête, et d'orienter l'attention des Africains vers le besoin d'identifier et de bâtir sur les atouts contemporains du continent au lieu de s'aventurer dans la reconquête d'un passé lointain peu glorieux longtemps révolu.

Les réflexions articulées dans l'article se fondent sur un examen critique de données textuelles recueillies dudit texte, qui s'inspire des approches qualitative et interprétative. L'étude qui s'ancre dans le cadre conceptuel de l'analyse critique du discours et de la sociocritique tente de formuler des réflexions poussées sur les questions suivantes : Qui est Fama et en quoi

consiste sa quête identitaire dans ce texte de Kourouma ? Jusqu'à quel point va-t-il dans sa quête ? Quelle est la portée symbolique du discours de Fama dans ce texte ? Quelle piste nouvelle pour le regain d'une identité africaine contemporaine à travers l'optique kouroumienne ? Avant d'aborder ces questions à fond, examinons tout d'abord le concept de la quête identitaire avant de l'appliquer à l'analyse de du personnage de Fama dans *Les Soleils des Indépendances*.

1. Quête identitaire

Le concept de la quête identitaire tel qu'évoqué dans cet article, se conçoit comme une recherche obstinée du « Moi » permettant à l'individu de s'actualiser dans la société. Le « Moi » lui permet de se définir et d'asseoir sa personne. Ce « Moi » caractérise la conviction de l'individu d'appartenir à un groupe social reposant sur le sentiment d'une communauté géographique, linguistique, culturelle et entraînant certains comportements spécifiques. (Mandragore, 1997, pp.3755-3756). La quête identitaire résulte du besoin déterminé d'une identité sociale qui sous-tend cette conviction de l'individu.

La dialectique de l'objectivité et de la subjectivité prend des formes différentes selon le niveau de développement des sociétés et les contextes culturel, politique ou religieux qui axent les normes de définition de l'individu. Par exemple, dans les sociétés modernes, les institutions jouent un rôle central de régulation alors que ce sont les groupes primaires ou religieux qui fixent les assignations identitaires dans des sociétés moins développées ou archaïques, comme celle que revendique Fama dans *Les Soleils des Indépendances*.

L'identité n'est pas une donnée première, elle résulte d'un assemblage, à la fois planifié et accidentel, qui se forme dans la rencontre entre la partie nucléaire du psychisme, la personnalité idiosyncrasique, qui comprend l'idée du "je", d'une part, et la personnalité ethnique, qui révèle l'environnement social et culturel, le contexte dans lequel l'individu est inséré, d'autre part (Devereux, 1967). Chaque individu tente de se définir comme un soi-même à partir d'éléments disparates. D'un côté les désirs, les projections, les attentes et les aspirations de son entourage, de l'autre les normes, les codes, les habitudes et les modes de classement que chaque milieu produit pour désigner et reconnaître chacun des membres qui le composent. « Nous ressemblons tous à l'image de ce que l'on fait de nous », écrit Borges, pour rendre compte de la dualité entre ce qui pousse à « être soi-même » et ce qui vient des autres dans la constitution de soi. Selon Rosset (1999), l'identité est un concept éminemment psychosocial. "Mon identité" renvoie au sentiment d'être, au sentiment d'unité et de cohérence de la personne, à ce qui la définit comme un être singulier, spécifique, unique, spécial, bref, à ce qui lui est propre. Mais cette identité "ne peut venir que de l'extérieur, c'est-à-dire de la société. C'est dire que l'individu est désigné par un ensemble d'attributs sociaux et juridiques qui lui assignent une place dans l'ordre généalogique et dans l'ordre social. Son existence sociale est liée à une inscription dans un livret de famille qui lui confère un nom, un ou des prénoms, une place au croisement de deux lignées paternelle et maternelle, et dans une fratrie. La définition de soi s'appuie sur les éléments consignés dans

ce livret et dans la carte d'identité, complétés par un certain nombre d'indicateurs sociaux : l'emploi, le statut socioprofessionnel, le niveau de revenu, le type d'habitat, la place dans diverses organisations ou institutions, l'ensemble de ces attributs permettant de préciser la position sociale de chaque individu et de le situer par rapport aux autres. La logique de la différenciation sociale traverse les rapports sociaux. Chacun cherche à se distinguer par différents signes liés au mode de vie, à la consommation, à l'affichage de certains symboles et en même temps, à s'assimiler dans des groupes d'appartenance qui lui confèrent un statut, un rôle, une place sociale. L'analyse des trajectoires et de la mobilité sociale montre que les existences humaines sont marquées, à des degrés divers, par une tension entre des moments de rupture et des moments de continuité. Chacun cherche à se dégager de ses assignations identitaires, puisqu'elles sont invalidantes ou au contraire à les valoriser, lorsqu'elles lui sont favorables.

Les changements de position sociale peuvent entraîner des conflits identitaires plus ou moins profonds, selon la nature des relations entre les groupes d'appartenance. Lorsqu'un groupe en domine un autre, l'individu court le risque d'intérioriser des modèles contradictoires. La promotion sociale s'accompagne souvent de tensions entre, d'une part, l'intériorisation d'un habitus adapté à la nouvelle situation, conduisant à l'abandon de ceux acquis antérieurement, et, d'autre part, la loyauté à la culture d'origine, conduisant à la valorisation de l'identité originelle ou au maintien de sentiments de loyauté envers les ancêtres. Lorsque ces conflits, associés au déplacement, sont combinés à des conflits intrapsychiques, ils peuvent conduire à la névrose de classe (Gaulejac, 1987).

Entre l'identité individuelle et l'identité collective, il existe des liens étroits dans la mesure où, loin de s'opposer, elles se coproduisent. Ainsi, le nom de famille permet de singulariser chaque individu selon un code préétabli qui le classe dans des lignées précises tout en le situant dans une région géographique donnée, dans un pays et dans une langue. Il en va de même pour les prénoms, qui sont porteurs d'appartenances et de traditions tout en spécifiant l'individualité de chacun à l'intérieur du groupe familial. De même, les identités professionnelles produisent des sentiments d'appartenance à des collectifs qui rassemblent tous ceux qui ont suivi les mêmes études, passé des diplômes équivalents qui exercent des métiers similaires ou qui occupent les mêmes fonctions. On peut ainsi se définir comme ouvrier, agriculteur, cadre, boulanger, médecin, polytechnicien, juriste, instituteur..., autant de définitions de soi qui servent de soubassement à la reconnaissance sociale, caractéristiques objectives à partir d'indicateurs précis et des éléments subjectifs qui renvoient aux représentations de soi-même confronté au regard des autres sur soi. Certaines de ces caractéristiques sont stables, d'autres peuvent changer.

Selon Legrand (1993), malgré le caractère mouvant en fonction de la situation et le changement d'identité dans le temps, le sujet conserve la conscience de son unité et de sa continuité, tout comme il est reconnu comme lui-même par les autres. Chaque individu change en permanence et reste pourtant le même. Il éprouve un sentiment de continuité, alors que la vie est

discontinue et les "événements biographiques". L'idéologie de la réalisation de soi a prévalu sur la conception de la société dans son ensemble, qui définit la place et la fonction de l'individu. Aujourd'hui, c'est à l'individu de construire sa propre cohérence dans un monde fragmenté ; c'est à l'individu de donner un sens à son existence. D'où l'importance des stratégies identitaires en corrélation avec le développement de la lutte pour les places (Gaulejac & Taboada-Leonetti, 1993). À partir du moment où la place de chacun n'est plus assignée a priori, chaque individu a, certes, la liberté d'en changer, mais également le risque de la perdre. En conséquence, les tensions augmentent entre l'identité héritée, celle qui nous vient de la naissance et des origines sociales, l'identité acquise, liée fortement à la position socioprofessionnelle, et l'identité espérée, celle à laquelle on aspire pour être reconnu ; ainsi Fama est à la quête de son identité perdue ou métamorphosée dans le processus de l'abâtardissement déclenché par la colonisation et les indépendances dans *Les Soleils des Indépendances*. Le sentiment de continuité du Moi s'enracine dans la mémoire. Lorsque celle-là fait défaut, la démence n'est pas loin et seule l'identité sociale subsiste comme élément stable pour désigner la permanence de la personne. L'identité sociale est « le plus sûr registre que nous puissions consulter pour nous assurer de la consistance et de la continuité du Moi » (Rosset, 1969). Répondre de façon approfondie à la question « qui suis-je ? » conduit à raconter l'histoire d'une vie (Arendt, 1958). C'est dire que « l'identité du qui est une identité narrative ». Pour Ricoeur (1985), l'identité narrative est constitutive de l'ipséité, de l'émergence du sujet qui apparaît simultanément comme lecteur et comme auteur de sa propre vie. « L'histoire d'une vie ne cesse d'être reconfigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même ».

La notion d'identité narrative s'applique à l'individu, mais également aux communautés, que ce soit la famille, le clan, le peuple ou la nation. Individus et communautés nourrissent leurs identités respectives par des récits constitutifs de leur histoire. L'identité narrative d'une communauté est « issue de la rectification sans fin d'un récit antérieur par un récit ultérieur et de la chaîne de reconfigurations qui en résulte ». L'identité narrative n'a rien de stable. Elle évolue et peut faire l'objet de multiples versions, complémentaires ou même opposées, qui se construisent entre l'histoire factuelle, celle des historiens, et la fiction, celle qui se construit sur le modèle du roman familial. Dans les différentes versions de son histoire, la personne cherche un sens et une issue aux conflits identitaires qu'elle peut rencontrer dans son existence. Le récit est une construction qui lui permet d'échapper au manque, du côté du fantasme, de restaurer une histoire marquée par le malheur ou la maltraitance, ou encore d'inventer des médiations face aux contradictions qui la traversent.

L'idéologie de la réalisation de soi-même (l'identité) va de pair avec le développement de l'individualisme. « Le Moi de chaque individu est devenu son principal fardeau », écrit Sennett (1979) à ce propos. On pourrait ajouter qu'avec le développement du capitalisme, l'identité de chaque individu est devenue un capital qu'il faut faire fructifier. Dans ce contexte, la valorisation de l'identité personnelle tend à se réduire à une quête narcissique confrontant chaque individu au risque de se noyer dans son image. Pourtant, l'affirmation

de soi-même est une nécessité dans un monde hypermoderne, caractérisée par la lutte des places. Chaque individu est incité à se défendre et à se mobiliser pour conquérir une existence sociale qui n'est jamais définitivement acquise. À tout moment, il peut être délogé de la place qu'il occupe. Dans le monde du travail, il est soumis au risque de perdre son emploi, donc son identité professionnelle. Dans l'univers familial, fondé sur des affinités électives, les positions de chacun deviennent de plus en plus dépendantes des relations affectives. Dans le registre social, la mobilité sollicitée de toutes parts favorise l'errance plutôt que la stabilité. Dans le registre du sens, les « grands récits » ne sont plus des référents porteurs et les appartenances religieuses, politiques ou militantes deviennent flottantes.

Lorsque la société passe d'une structure hiérarchique stable à une structure réticulaire mobile, les identités vacillent, renvoyant à chaque individu le soin de construire la cohérence et la stabilité qu'elle ne lui assure plus. Chaque individu est renvoyé à lui-même pour « se faire une situation », donner du sens à sa vie, définir son identité, produire son existence. On attend de lui qu'il devienne un sujet responsable, comptable de sa destinée, acteur engagé dans la production de la société, jusqu'à devenir un sujet souverain lorsque la démocratie ne repose plus que sur ses capacités d'action. D'où les multiples contradictions qui traversent les identités contemporaines, entre le réel et le virtuel, la force et la vulnérabilité, la sécurité et l'insécurité, la stabilité et la volatilité, la continuité et la discontinuité, l'ordre et le changement, la permanence et l'éphémère... Si ces évolutions sont sans doute porteuses de liberté, dans la mesure où l'individu n'est plus enfermé dans une identité habitée, elles sont également facteurs d'insécurité. L'individu n'est jamais assuré d'être lui-même tout en étant invité à se soumettre à des normes identitaires qui changent au gré de ses multiples appartenances. Dans ces conditions, la quête de reconnaissance, qu'elle soit sociale, symbolique ou affective, devient l'élément central qui anime les destinées humaines. Tel en est le cas chez Fama, le protagoniste du tout premier texte narratif de Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*.

2. Fama et la quête identitaire

Le roman se structure autour de Fama, le dernier prince de la dynastie des Doumbouya du royaume fictif de Horodougou, à la quête de son identité abâtardie sous « les soleils des indépendances maléfiques » (p.11) méphistophéliques dépeints dans *Les Soleils des Indépendances*. Toute l'histoire qui fait le gros du récit dans ce texte narratif de Kourouma est celle de Fama, le prince déchu de la dynastie des Doumbouya de l'ancien royaume de Horodougou. Tous les efforts de Fama dans la reconquête de sa dignité princière et de ses honneurs aristocratiques restent une peine perdue sous les soleils des indépendances que le narrateur qualifie de « maléfiques ». Détrôné par la colonisation, et ensuite dépouillé et spolié de son titre de prince légitime des Doumbouya par les indépendances, Fama se voit réduit à mendier pour gagner sa vie. Dans une telle situation, Fama est dénaturé et comparé à un

vautour et une hyène vivant de charognes. Le présentant pour la toute première fois depuis le début du récit, le narrateur dit :

E1 : Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère, était un « vautour ». Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! les soleils des Indépendances !

Tout en informant le destinataire de la lignée aristocratique de Fama, le narrateur souligne d'emblée sur un ton humoristique la chute déshonorable du standing social de Fama en raison des soleils des Indépendances. Du statut de prince honorable, totem panthère dans la lignée royale des Doumbouya, Fama devient un « vautour » et fait bande avec des hyènes dans la capitale pour survivre aux affres des soleils des Indépendances. Le narrateur renforce la situation de déshérité de Fama à travers l'image sidérante et ridicule qui se dégage de la construction hyperbolique qu'est le syntagme prépositionnel « ...au pas redoublé d'un diarrhéique » (Ibid.). Le narrateur énonce : « Aux funérailles du septième jour de feu Koné Ibrahima, Fama allait en retard. Il se dépêchait encore marchait au pas redoublé d'un diarrhéique. » (Ibid.) A voir un aristocrate du rang de Fama s'empresse pour assister aux funérailles en retard, pas pour le devoir de sa classe, mais pour le partage des offrandes reçues à cette occasion, est clairement indicatif de la déchéance sociale qui caractérise l'abâtardissement des valeurs sous les soleils des Indépendances. Tel est le cadre dans lequel s'insère la colère de Fama qui se revendique son identité d'antan dans un nouveau monde où le respect des valeurs traditionnelles et l'honneur des classes sociales n'est la norme. La frustration de Fama dans la nouvelle situation qui lui sied mal se traduit premièrement par son déploiement de violence verbale caractérisée par des injures de tout genre dans les assemblées publiques à l'égard de toute personne qu'il estime antipathique sous la bâtardise des soleils des Indépendances maléfiques. À entendre le narrateur, Fama qui dans son empressement à arriver au lieu de la cérémonie du septième jour de feu Koné Ibrahima, se récriait : « Bâtard de bâtardise ! Gnamakodé ! » (p. 11). Ces termes injurieux à tout égard, montrent la fureur de Fama, aigri par la corruption des valeurs et des hommes, et même des éléments de la nature qui semblent concourir aux processus de dépravation des valeurs sous les soleils des Indépendances. Au narrateur de souligner la complicité de la nature en ces termes :

E2 : Et tout manigançait à l'exaspérer. Le soleil ! le soleil ! le soleil des Indépendances maléfiques remplissait tout un côté du ciel, grillait, assoiffait l'univers pour justifier les malsains orages des fins d'après-midi. (p. 11)

A cela, viennent s'ajouter les vacarmes associés aux traintrains quotidiens des hommes, femmes et enfants au cœur de la bâtardise dans la capitale qui se dénoncent dans les propos suivants :

E3 : Et puis les badauds ! les bâtards de badauds plantés en plein trottoir comme dans la case de leur papa. Il fait bousculer, menacer, injurier pour marcher. Tout cela dans un

vacarme à arracher les oreilles : klaxons, pétarades des moteurs, battements des pneus, cris et appels des passants et des conducteurs. Des garde-fous gauches du pont, la lagune aveuglait de multiples miroirs qui se cassaient et s'assemblaient jusqu'à la berge lointaine où les ilots et les lisières de forêts s'encastrent dans l'horizon cendré. L'aire du pont était encombrée de véhicules multicolores montant et descendant ; et après les garde-fous droits, la lagune toujours miroitante en quelques points, latérite en d'autres ; le port chargé de bateaux et d'entrepôts, et plus loin encore la lagune maintenant latérite, la lisière de la forêt et enfin un petit bleu : la mer commençant le bleu de l'horizon. (pp. 11-12)

Toutes les activités quotidiennes associées au capitalisme avilissant et deshumanisant se retrouvent dans la citation ci-dessus. Malgré la présence de tous les bateaux dans le port et les entrepôts, le chômage et la misère sont le lot des griots malinkés, des vieux commerçants malinkés dans la capitale, « les griots malinkés, les vieux Malinkés, ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances » (p. 11). Ils sont donc contraints à travailler « tous dans les obsèques et les funérailles. » Devenus « de véritables professionnels » en la matière, ces griots malinkés et ces vieux Malinkés marchent les matins et les soirs de quartiers en quartiers « pour assister à toutes les cérémonies » (Ibid.). Aussi sont-ils dénommés « entre Malinkés, et très méchamment, « les vautours » ou « bande d'hyènes » (Ibid.) Tout cela met Fama mal à l'aise et l'écoeure gravement. Cela attise sa colère et son élan injurieux. De plus, la destination de Fama où a lieu la cérémonie funéraire de Koné Ibrahima s'évoque comme un lieu délaissé, grouillant de miséreux Malinkés paupérisés et démunis par les Indépendances. Voici comme le narrateur signale ce quartier de misère sous « les soleils des Indépendances maléfiques » :

E4 : [...] Fama n'avait plus loin à marcher, l'on apercevait la fin du port, là-bas, où la route se perdait dans une descente, dans un trou où s'accumulaient les toits de tôles miroitantes ou gris d'autres entrepôts, les palmiers, les étouffes de feuillages et d'où émergeaient deux ou trois maisons à étages avec des fenêtres persiennes. (p. 12)

Un prince comme Fama se hâte pour arriver au bout du port, « là-bas, où la route se perdait dans une descente, dans un trou où s'accumulaient les toits de tôles miroitantes ou gris d'autres entrepôts, les palmiers, les étouffes de feuillages... ». En effet, la « fin du port » dans la citation ci-dessus signifie la fin de la vie industrielle, de l'emploi rémunéré, et du capital. Elle marque le début du chômage, de la misère et de la paupérisation. La perte de l'identité princière de Fama s'accroît une fois encore dans ces propos ironiques du narrateur qui dévoile Fama empressé dans cette 'descente' de la route dans 'ce trou'. 'La descente' et 'le trou' tels qu'employés dans ces propos connotent la déchéance la chute et l'obscurité de la misère. Le paroxysme de cette ironie dénonciatrice de la déchéance de Fama se lit chez le narrateur comme suit :

E5 : C'étaient les immenses déchéance et honte, aussi grosses que la vieille panthère surprise disputant des charognes aux hyènes, que de connaître Fama courir ainsi pour les funérailles » (p. 12)

Le comporte de Fama dans ces circonstances est indigne d'un prince de son calibre, « lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! » (Ibid.). La réponse que donne le narrateur à sa propre question « Qu'était-il devenu ? » (Ibid.) au terme du profil de Fama dans les propos précédents est « charognard ». Cette réponse est révélatrice du comble de la déchéance de Fama. En plus « C'était une hyène qui se pressait » (Ibid.) à la suite de charognes dans les funérailles. L'annonce de l'arrivée de Fama en ces lieux par un griot ironiquement malveillant et malingre renforce la dérive des mœurs que décrit Fama sans cesse tout le long du récit. A l'arrivée de Fama,

E6 : Le griot, un très vieux et malingre, qui criait et commentait, répondit : - Le prince du Horodougou, le dernier légitime Doumbouya, s'ajoute à nous... quelque peu tard. [...] - Un retard sans inconvénient ; les coutumes et les droits des grandes familles n'avaient pas été oubliés. Les princes du Horodougou avaient été associés avec les Keita. (p. 13)

Fama s'indigne contre le fait que 'le très vieux et malingre griot' le trahit en public, en annonçant son arrivée tardive à une si importante cérémonie que les funérailles du septième jour d'un Malinke décédé dans la capitale, à haute voix. Les us et coutumes malinkés exigent d'un griot, la protection des opprobres du roi et des membres de la famille royale. Pourtant, sous les soleils des indépendances, les griots malinkés sont les premiers à dévoiler la nudité de leur prince en public au lieu de le protéger contre la risée publique liée aux déshonneurs d'un prince et de la famille royale. Au narrateur de souligner l'abâtardissement même du prince pour justifier plus ou moins l'attitude injurieuse du vieux griot à l'égard de Fama devenu la risée publique sous les soleils des Indépendantes : « Que voulez-vous ; un prince presque mendiant, c'est grotesque sous tous les soleils. » (p. 13). Bien qu'indigné par de tels propos émanant d'un « très vieux griot » qui devrait reconnaître et assurer le respect des us et coutumes des Malinkés sous tous les soleils, « ...Fama n'usa pas sa colère à injurier tous ces moqueurs de bâtards de fils de chiens. » (Ibid.) Il garde son calme jusqu'au point où le griot se permet souligner son inclinaison à ne plus respecter les coutumes. Il mélange dans une association injurieuse les princes du Horodougou et les Keita : « Les princes du Horodougou avaient été associés avec les Keita. » (Ibid.) ; alors que traditionnellement, les Doumbouya et les Keita n'ont rien en commun et ne pourraient donc être associés en aucune circonstance. Comme le souligne le narrateur

E7 : Qui n'est pas Malinké peut l'ignorer : en la circonstance c'était un affront, un affront à faire éclater les pupilles. Qui donc avait associé Doumbouya et Keita ? Ceux-ci sont rois du Ouassoulou et ont pour totem l'hippopotame et non la panthère.

À la demande d'explication de Fama coléreux et indigné, le griot « se lança dans d'interminables justifications : symbolique, tout était symbolique dans les cérémonies, et l'on devait s'en contenir » (pp. 13 - 14) Cette réplique du vieux griot révèle une fois de plus la bâtardise que décrit Fama. Il se voit dans un monde à l'envers où les Malinkés n'ont plus de révérence pour leur prince

légitime descendant des Doumbouya du Horodougou, ni pour les cultures et les traditions les définissent. Fama se sent mal reçu et déshonoré, non seulement par « un fils de chien de Bamba » et un griot malicieux et abâtardi, mais aussi par ses propres frères de race. Dans une telle situation Fama ne se retrouve plus au sein dans assemblées de ses sujets d'antan qui ne lui reconnaissent plus sa dignité royale.

La quête identitaire de Fama dans *Les soleils des Indépendances*

Fama en tant que prince légitime est né dans la richesse et dans l'opulence mais devient un « mendiant » et un « charognard » se promenant de funérailles en funérailles pour trouver son pain quotidien. Fama pense que son sort est ainsi à cause de la colonisation et « les soleils des indépendances ». Le narrateur nous signale ceci dès le début : il écrit :

E8 : Lui Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Eduquer pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard... (p. 10).

L'extrait nous signale que Fama est d'une famille royale mais son statut actuel est en doute. L'usage de la métaphore (Fama, un Charognard) met en doute le statut royal du prince. Tout ceci à cause des « soleils des indépendances ». « Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère, était un « vautour ». Un prince Doumbouya ! [...] Ah les soleils des indépendances ! » (p. 9). Le narrateur nous signale que Fama n'est pas le seul affecté par les soleils des indépendances mais aussi la plupart des griots et des vieux Malinké « travaillent » comme de « véritables professionnels » dans des obsèques et des funérailles :

E9 : Comme toute cérémonie funéraire rapporte, on comprend que les griots malinké, les vieux Malinké, ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances (et Allah seul peut compter le nombre de vieux marchands ruinés par les Indépendances dans la capitale !) « travaillent » tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables professionnels ! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre Malinkés, et très méchamment, « les vautours » ou bande d'hyènes. (p. 9)

Il semble que le narrateur fait référence aux autochtones par de « vieux marchands ». Avant l'arrivée des blancs, ce sont les natifs qui sont les riches et la dynastie leur appartient dans la plupart de temps. Ces natifs sont les propriétaires des terres et toutes les ressources mais la situation n'est pas le même durant la colonisation et « les soleils des indépendances » car « les associés aux blancs », les corrompus ont pris la position et le statut des natifs, des princes authentiques. Le narrateur nous signale qu'un nombre important d'autochtones dans la vieillesse sont ruinés, ces vieux malheureux sont tant nombreux que l'humain ne peut compter, « Allah seul peut compter... ». Ainsi le prince légitime est devenu un « vautour », une « hyène », un « mendiant » par les défauts des indépendances qui lui a refusé sa royauté. Même les

« bâtards » et les « les fils de chiens » ne respectent plus Fama à cause des « soleils des indépendances. Même les nouveaux décédés rendront le compte aux anciens (décédés) que les Malinkés ne respectent pas leur « prince légitime », même l'ombre de Koné Ibrahim allait informer les aïeux : « l'ombre du décédé (Koné) allait transmettre aux mânes que sous les soleils des Indépendances les Malinkés honnissaient et même giflaient leur prince » (p. 15). Pour ce faire, Fama doit chercher son identité, il doit « lutter pour l'honneur », il doit lutter pour rétablir l'honneur.

Les malaises c'est-à-dire le sentiment désagréable et incontrôlable de gêne et les conditions de vie par exemple l'insalubrité dans la ville - « Ville sale et gluante de pluies, pourrie de pluies ! » p. 19 - pousse Fama à avoir la nostalgie de son village et de son statut de prince : « Ah nostalgie de la terre natale de Fama ! Son ciel profond et lointain, [...], Oh Horodougou ! tu manquais à cette ville et tout ce qui avait permis à Fama de vivre une enfance heureuse de prince manquait aussi (le soleil, l'honneur et l'or)... » (Ibid.). Pourtant Fama sait que « Allah a fabriqué une vie semblable à un tissu à bande de diverses couleurs ; bande de la couleur du bonheur et de la joie, bande de la couleur de la misère et de la maladie, bande de l'outrage et du déshonneur ». (p. 20) Mais le protagoniste s'efforce à rechercher son identité perdue parce que les soleils des indépendances lui ont arraché tout : « Les soleils des Indépendances s'étaient annoncés comme un orage lointain et dès les premiers vents Fama s'était débarrassé de tout [...]. Il avait à venger cinquante ans de domination et une spoliation ». (p. 22) Fama, tout comme ses compatriotes avait lutté pour l'indépendance néanmoins « ses efforts étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, les Indépendances une fois acquises, Fama fut oublié et jeté au mouche ». Tous les sacrifices et les efforts apportent au protagoniste « Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique » car il ne pouvait pas lire ni écrire : il demeure « analphabète comme la queue d'un âne ». Le délaissement et le rejet pousse Fama à l'engagement, à la quête de son identité : il est le fils d'un chef, le prince authentique des dynasties des Doumbouya. Il semble que la marginalisation de Fama est comparable à la situation politique qui prévaut dans les pays africains juste après les indépendances dans les années soixante. Dans cette période, la plupart des pays africains ont acquis leurs indépendances. Le pouvoir politique est détenu par les natifs mais la plupart des galants qui ont combattu pour avoir cette liberté n'ont bénéficié que des cartes d'identités : « les morceaux du pauvre dans le partage » dans la distribution de biens publique.

La mort du cousin Lacina au village du protagoniste lui présente une bonne opportunité de retourner à son berceau et par la suite de devenir roi. A l'annonce de nouvelle de décès à son épouse Salimata, elle l'intrigue à sa quête (la quête de devenir chef des Doumbouya) par ceci : « - Oui ! alors que comptes-tu faire, Fama ? » Et pour Fama, il ne pense « Rien » que « aller assister aux funérailles et revenir ». Mais Salimata n'est pas du tout contente avec la réponse de son mari. Pour Salimata, Fama ne doit pas revenir à la capitale pour recommencer sa routine misérable et la mendicité, il doit rentrer au village pour

de bon pour devenir roi. Salimata supplie Fama à ces mots : « En vérité, tu penses revenir dans la capitale ? Recommencer cette vie ? Fama, dis vrai, supplia-t-elle ». (p. 92) Au cours du voyage vers Togobala, Fama fait de remues ménage à propos de la suggestion de sa femme et alors il pense soit à renoncer au voyage ou aller hériter le trône :

E10 : Au village les langues sont vraiment accrocheuses, mielleuses. Que faire alors ? devrait-il renoncer au voyage ? retourner dans la capitale ? Non impossible ! Dans ce cas prépare-toi donc à hériter. C'est comme la main : deux choses seulement : la paume ou le dessus. Tu renonces au voyage ou tu pars pour hériter, hériter tout, même les femmes. (p. 93)

L'extrait au-dessus nous signale Fama est univoque dans sa décision : aller à son village natal pour être roi. Pour lui, aller au village c'est partir « pour hériter » tout, même les femmes, comme le chef authentique des Doumbouya. Il est destiné à être chef donc la mort du cousin lui présente l'opportunité d'accomplir sa mission. Fama a été accueilli chaleureusement au cours du voyage à Bindia. Le narrateur nous informe que le protagoniste fut traité avec un respect fervent d'un chef à Bindia, la ville natale de Fama. Cette accueil renforce le statut social du protagoniste comme le prince authentique des Doumbouya :

E11 : Fama fut salué par tout Bindia en honoré, révééré comme un président à vie de la République, du parti unique et du gouvernement, pour tout dire, fut salué en malinké mari de Salimata dont la ville natale était Bindia. Devant sa case, les salueurs se succédèrent, puis en son honneur s'alignèrent les plats de tô, de riz et même on mit à l'attache un poulet et un cabri (p. 97).

Bien que l'accueil à Bindia fût cordial, le prince eu du mal à bien dormir la nuit. Il a de cauchemars car les conditions de la chambre et du lit sont désagréables : « Fama fut réveillé en pleine nuit par les picotements de ses fesses, dos et épaules qui cuisaient comme s'il avait couché dans un sillon de chiendent. Le lit de bambou était hérissé de mandibules, était grouillant de punaises et de poux. Le matin était-il loin encore ? » (p. 98). Le questionnement de Fama suggère son désir de voir le jour le plus tôt possible pour échapper le tracassés des punaises et de poux. Ainsi, « Fama était agacé par l'insomnie et se reprocha de ne pas profiter de la veille pour penser à son sort. Réfléchis à des choses sérieuses [...]. Et Fama commença de penser à l'histoire de la dynastie pour interpréter les choses, faire l'exégèse des dires afin de trouver sa propre destinée » (p. 99). Bindia est une terre du Horodougou ; le protagoniste est donc heureux de revoir la terre de ses « propres aïeux ». Le deuxième jour de voyage de Bindia, plonge Fama dans un souci profond, puisqu'il regrette la perte de son identité. Lui Fama, le prince authentique des derniers descendants des Doumbouya devait être le chef mais la colonisation et les indépendances l'ont refusé : « les villages passèrent et disparurent dans la poussière. Leurs noms frappaient dans Fama des tam-tams de regrets » (p. 103). Mais le prince pense que toutes les choses et les biens se trouvant sur la terre de Horodougou l'appartiennent :

E12 : Déjà la camionnette roulait sur les terres de la province de Horodougou. Ce qui se voyait ou ne se voyait pas, s'entendait ou ne s'entendait pas, se sentait ou ne se sentait pas, tout : les terres, les arbres, les eaux, les hommes et les animaux, tout ce qui entourait aurait dû appartenir à Fama comme sa propre épouse (p. 103).

De la capitale au village natal en passant par Bindia, Fama se cherche, il recherche son identité perdue, arrachée par la colonisation et les indépendances. Étant le prince authentique des Doumbouya de toutes les provinces du Horodougou, Fama ne comprend pas pourquoi il doit présenter la carte d'identité avant de rentrer chez lui (Togobala). Pour lui, comme prince authentique, les douaniers n'ont pas le droit de vérifier sa carte d'identité avant qu'il ne traverse la frontière. Ainsi un douanier énerve le prince à la poste de douanes séparant la Côte des Ebènes à la République socialiste de Nikinai :

E13 : Fama piqua le genre de colère qui bouche la gorge d'un serpent d'injures de baves, et lui communique le frémissement des feuilles. Un bâtard, un vrai, un déhonté de rejeton de la forêt et d'une maman qui n'a sûrement connu ni la moindre bande de tissu, ni la dignité du mariage, osa, debout sur ses deux testicules, sortir de sa bouche que Fama étranger ne pouvait pas traverser sans la carte d'identité ! [...] Fama étranger sur cette terre de Horodougou ! Fama le somma de se répéter (p. 104).

Évidemment Fama a le droit de s'énerver. L'agitation de Fama est justifiée dans la mesure où c'est bizarre et absurde d'être « étranger » chez soi. Les frontières artificielles en Afrique sont créées par la colonisation et les indépendances sans prendre en compte les habitants vivant dans les différentes localités. Fama, pour ne pas dire l'Africain, subit les conséquences de ce partage irrationnel qui est la source des problèmes de développement socio-économique et politique des peuples africains contemporains. D'ailleurs, c'est la colonisation et les indépendances qui ont destitué la chefferie et par conséquent détrôné. Par conséquent, Fama a pleinement raison de s'obstiner dans les efforts de recouvrement de ses territoires assujetti. Les douaniers pensent que c'est la colonisation et les indépendances qui leurs ont confié le pouvoir qu'ils exercent sur les frontières donc « le petit douanier gros » « se répéta calmement et même parla de révolution, d'indépendance, de destitutions de chefs et de liberté » (p. 104). Un vrai Africain, un prince authentique comme Fama ne sera en mesure de comprendre ce « fils de sauvage de douanier ». Ce douanier représente un déraciné, un novice qui a troqué les valeurs africaines pour « les indépendances » abâtardies. Ce douanier aurait dû comprendre Fama ; il devait avoir de patience de l'entendre et de lui expliquer les conditions à remplir pour traverser la frontière. Le fait d'empêcher Fama de rentrer chez lui parce qu'il n'a pas de carte d'identité est inacceptable. Même la réaction du « petit douanier gros » (« je m'en f... des Doumbouya ou des Konaté ») quand son collègue l'explique que Fama est autochtone démontre qu'il est irrespectueux. Ce comportement envers « un âgé », quelqu'un qui peut avoir l'âge de ses parents est intolérable dans le contexte africain. Le statut du prince est confirmé à Togobala, les habitants de tous âges sont sortis en nombre pour accueillir leur prince. Fama est heureux de revoir la terre de ses aïeux et l'attitude de ce

dernier vis-à-vis de ses compatriotes démontre qu'il ne se trompe pas d'être chez lui. L'extrait ci-dessous soutient notre remarque :

E14 : Bonne arrivée ! Bonne arrivée, Fama ! Des habitants de tous les âges accouraient, tous famélique et séchés comme des silures de deux saisons, la peau rugueuse et poussiéreuse comme le margouillat des murs, les yeux rouges et excrémenteux de conjonctivite. Avec les pas souples de son totem panthère, des gestes royaux et des saluts majestueux [...], en tête d'une escorte d'habitants et d'une nuée de bambin, Fama atteignit la cour des aïeux Doumbouya (p. 106).

Les habitants de Togobala semblent être pauvres et malheureux mais Fama est content de les revoir. Fama est heureux de revoir les griots de sa famille surtout le griot Diamourou et le « vieil affranchi » Balla. A Togobala, Diamourou explique à Fama comment « les chefs de concession s'en sortent-ils » aux désagréments causés par « la colonisation et ses fils ». Nous appelons les « fils de colonisation » tous ce qui découle de ce dernier mentionné par notre texte (*Les soleils des indépendances*). Diamourou explique à Fama que « Seul, seuls survivent aux colonisation, indépendance, investissement humain, les vieux et les chefs de famille qui ont des secrets » (p. 111). Le griot révèle à Fama qu'il a survécu à tous les désagréments causés par la colonisation et les indépendances grâce à sa fille Matali violée et enceinte par Tomassini, le premier Toubabs commandant du cercle. La fille de Diamourou accouche des jumeaux, puis après courtiser « par les Toubabs célibataires du poste. Car elle restait toujours belle » (p. 112). Ceci est le secret du griot corrompu :

E15 : Pendant que ces petits mulâtres poussaient et passaient de l'école en l'école, capitale après capitale, Dakar, Gorée, etc., leur maman, ma fille Matali, prospérait, tenait cour, construisait concession et boutique, bref s'enrichissait tout en se faisant courtiser par les célibataires du poste. Car elle restait toujours belle. Même, à la fin, se souvenant des paroles du Coran de son père, elle maria l'interprète pour autant époux de douze femmes, qui accepta d'en faire sa préférée (Ibid.).

L'extrait nous montre le caractère corrompu de Diamourou qui considère le viol de sa fille comme une belle opportunité. En effet, Diamourou est content du sort de sa fille parce qu'elle lui apporte du bien matériel et financier. L'extrait ci-dessous le suggère :

E16 : Ce que je peux jurer [le griot poussa un peu sa chaise] ce que je peux jurer, répéta-t-il, jamais, jamais un jour, un seul jour, Matali n'a oublié ses parents. La colonisation a passé sur mon dos comme une brise : le père griot de la femme du commandant était toujours excepté. Famine en abondance, hivernage ou harmattan, des envois, des commissions de Matali n'ont tari, même ces époques de l'indépendance et du parti unique. Savez-vous ce que sont mes deux mulâtres de petits-enfants ? L'un est gouverneur de province, secrétaire général et député-maire, l'autre médecin, ambassadeur et directeur de quelque chose dont je ne retiens jamais le nom. Eux aussi envoient au grand-papa et à leur maman. Louange à Allah ! Louange et prospérité à Matali ! C'est grâce à eux que je suis vivant. (Ibid.)

Tandis que, Diamourou avait résisté « aux famines, aux guerres, au régime grâce à sa fille Matali, Balla « le vieil affranchi » a survécu grâce à ses fétiches :

Il (Balla) avait toujours rejeté la pâte de la conversion et il avait bien fait. Fétichiste parmi les Malinkés musulmans, il devient le plus riche, le plus craint, le mieux nourri. [...], les Malinké ont beaucoup de méchancetés et Allah se fatigue d'assouvir leur malveillance ; beaucoup de malheur, et Allah s'excède de les guérir, de les soulager. Alors, au refus d'Allah, à son insuccès devant un sort indomptable, le Malinké court au fétiche, court à Balla. [...]. Pour les malheurs éloignés ou non ; pour les maladies guéries ou non ; l'on paie toujours ; toujours l'on sacrifie le poulet, le bouc. Bref, par n'importe quel chemin cela sortait ou entrait, tout rapportait, tout bénéficiait à Balla. C'était son secret. Voilà pourquoi le vieux fauve gros et gras avait survécu et résisté (p. 116). L'extrait suggère que Balla vit dans l'aisance ; il ne se soucie pas de son pain quotidien. Les Malinkés font recours aux fétiches de Balla pour la résolution de leurs problèmes. Que le consultant trouve des solutions ou pas, il doit payer, il doit faire des sacrifices. Par conséquent, Balla ne manque pas de quoi manger ni boire. Balla est corrompu dans la mesure où, il est toujours gagnant dans toutes les situations de cas. Le narrateur l'affirme dans les propos suivants :

E17 : Pour les malheurs éloignés ou non ; pour les maladies guéries ou non ; l'on paie toujours ; toujours l'on sacrifie le poulet, le bouc. Bref, par n'importe quel chemin cela sortait ou entrait, tout rapportait, tout bénéficiait à Balla. C'était son secret. Voilà pourquoi le vieux fauve gros et gras avait survécu et résisté ». (p. 116)

Fama est déçu par l'attitude de ces deux vieillards. Avant son arrivée à Togobala, Fama pensait naïvement que son natal village, loin de la capitale, était un cadre à l'abri de la bâtardise qui caractérise la vie des Malinkés y vivant. Ainsi est-il agacé par la révélation du griot et du vieil affranchi. Cet extrait confirme la déception de Fama :

E18 : Depuis la sortie du jour les deux vieillards s'étaient complus à le flatter et à l'agacer. Il n'y avait pas eu des incroyables, une des innombrables bâtardises des Indépendances et du parti unique, qu'ils n'avaient pas présentée, les injures, injustices, ruptures d'interdits et défis au Doumbouya. (p. 118)

À ce stade, le narrateur se moque de Fama car il n'évolue pas avec le temps :

E 19 : Les Doumbouya ne finiront pas, ce sont les Indépendances, les partis uniques et les présidents qui bruleront. [...], Fama devait seulement se garder de mêler la bouche aux bouches de ceux du comité, ses pieds aux leurs. Ils étaient des damnés, des ennemis. À la limite Balla dégainera son fétiche pour frapper de mort ceux qui barreraient le chemin ; Diamourou allait plaider la cause chez le gouverneur. Donc pour reconquérir son pouvoir Fama possédait un sorcier, un griot, de l'argent, des appuis politique ; bref les enthousiasmes de deux vieillards sur leurs derniers pas. (pp. 113-114).

Fama pense que le retour au bercail peut lui offrir l'opportunité de reconquérir la chefferie mais il se trouve déçu. Ce qui lui reste à faire est de se résigner et repartir dans la capitale. Ce qui est important est que Fama est prêt à mourir pour son identité. En conséquence, le déshérité prince repart pour la capitale

après les funérailles du cousin. Même les prévisions et les révélations du grand sorcier Balla ne l'inquiètent :

E20 : [...] le voyage de Fama portait un sort très maléfique. Seuls de très bons sacrifices pouvaient l'adoucir, et pour le détourner, de très durs sacrifices. Balla l'a dit et redit. Fama a durci les oreilles, il lui fallait partir. Une certaine crânerie nous conduit à notre perte ». (p. 151)

Mais alors comment s'explique cet entêtement de la part de Fama ? La réponse est que « Personne ne peut aller en dehors de la voie de son destin ». (p. 146) Fama est à la quête de son identité perdue ; il s'est engagé, battu mais hélas, il a échoué en avant car il a « beau être le dernier des Doumbouya, le maître des Horodougou [...] ». (Ibid.) De retour à la capitale, Fama est soupçonné d'un complot contre le gouvernement et est arrêté :

E21 : Une nuit, alors qu'il sortait de la villa d'un ministre avec Bakary, tous les deux furent assaillis, terrassés, ceinturés, bousculés jusqu'à la Présidence où on les poussa dans les caves. Fama y trouva tous ceux qu'il cherchait. Comme eux, il était arrêté. Il devait subir dans les caves du palais les premiers interrogatoires. (p. 158)

Après cette arrestation, Fama est jugé puis condamné à vingt ans de réclusion. Tout ceci était prévu sans que lui-même ne le sache : « Tout cela était aussi clair que la paume de la grenouille. On l'avait bien prévu. Les gens de l'indépendance ne connaissent ni la vérité, ni l'honneur, ils sont capables de tout, même fermer l'œil sur l'abeille ». (p. 168) Fama, le protagoniste *des Soleils des Indépendances* s'aventure inéluctablement dans son entêtement et aveuglement dans une quête qui se solde en échec funeste et tragique. Il poursuit aveuglement la reconquête de son identité sans souplesse ni finesse. Il recherche obstinément la pureté et l'authenticité de son identité princière d'antan sans penser à l'évolution du temps et les mutations socio-économiques et politiques entraînées par cette évolution. Comme le souligne le narrateur humoristiquement dans les propos qui suivent, Fama

E22 : s'est engagé, il a voulu terrasser les soleils des Indépendances, il a été vaincu. Il ne ressemblait maintenant qu'à une hyène tombée dans un puits ; il ne lui restait à attendre que de la volonté d'Allah ; que de la volonté de la mort. (pp. 175 - 176)

Suite à sa mise en liberté, Fama décide de dire adieux à la capitale ; même les dédommagements promis par le président ne l'intéressent pas. Les conseils de son amis Bakary ne lui disent mot :

E23 : Écoute Fama ! On ne part pas quand on a la possibilité d'avoir l'argent, d'avoir une situation, d'être quelqu'un, d'être utile aux amis et aux parents. Que feras-tu à Togobala ? La chefferie est morte. Togobala est fini, c'est un village en ruine. [...] Les soleils ont tourné avec la colonisation et l'indépendance ; chauffe-toi avec ces nouveaux soleils [...]. Adapte-toi ! Accepte le monde ! (p. 189).

Ainsi Fama refuse de vivre la vie « des soleils des Indépendances », la vie d'injustices et de corruptions. Même face à la mort, Fama est heureux de mourir

juste. Quoiqu'il n'accomplisse sa mission, il affirme son identité. Fama n'a pas honte de Togobala bien qu'il soit pauvre que « le cache sexe d'un orphelin ». Jusqu'à son décès tragique, Fama reste fier et aveugle dans la défense de l'authenticité de son identité princière. Une identité illusoire face à la corruption des soleils des indépendances maléfiques. A l'image de Fama, ne serait-ce pas possible d'examiner le devenir de l'Afrique contemporaine à cette phase de cet article.

3. Portée africaine du discours de Fama

Les Soleils des Indépendances, en effet, relate les affres des partis uniques en Afrique et les calamités que génèrent les indépendances corrompues. L'auteur met en scène la vie de désenchantement et de frustration de Fama, un prince déshérité et déshonoré par la perversion des mœurs qui caractérise l'ère des indépendances qui suit la colonisation française de la Côte des Ebènes. C'est donc l'échec économique et l'échec social de Fama et partant des pays africains indépendants que présente le roman. Il y a une lecture de la chute de la féodalité africaine à travers Fama, l'acquisition de nouvelles valeurs et l'inadaptation du personnage à son nouveau milieu. L'auteur fait donc le bilan négatif des années d'indépendances de l'Afrique. Le sort de Fama dans cette quête n'est autre que celui de l'Afrique et de l'Africain. Compte tenu des impacts néfastes de la colonisation et des indépendances échouées, l'Africain n'est ni noir, ni blanc : il est dérégulé et assimilé. Avant la colonisation, l'Africain vivait harmonieusement en communauté réunie autour d'un chef traditionnel. Cette vie harmonieuse en communauté est informée par des valeurs humaines qui définissent l'Africain. Les chefs disposent des mesures pour contrôler les vices de la société au niveau de chaque communauté. En raison de la corruption entraînée par la colonisation et les indépendances, l'Afrique et l'Africain ont perdu leur identité dans un abâtardissement généralisé, à l'instar de Fama. L'injustice et la corruption battent leur plein dans tous les pays africains. « Les bâtards » et les « fils de chiens et d'esclaves » contrôlent tout. Dans une telle situation, « le vrai et le mensonge portent le même pagne, le juste et l'injustice marchent de pair, le bien et le mal s'achètent ou se vendent au même prix ». Une minorité de gens s'enrichit des biens publics au détriment de la grande majorité. Par exemple, en Afrique d'aujourd'hui dans la plupart des temps les nantis et les riches sont des hommes politiques. La corruption et l'injustice sont en une grande échelle commise par ces personnes. L'Afrique a perdu son identité avec la colonisation et les indépendances. Elle se voit toujours éperdument en quête de politiques et d'idéologies de développement durable à l'image des pays du nord. Les solutions qui lui sont proposées par les bailleurs de fonds occidentaux se soldent toujours en échec. Pourtant, toute comme Fama, elle s'entête dans son aveuglement à rechercher des remèdes occidentaux aux maux africains. Cette démarche enlise perpétuellement le continent africain et ses habitants dans la paupérisation tragique du sous-développement, à l'image de Fama sous les soleils des indépendances dans *Les Soleils des Indépendances* de Kourouma.

Conclusion

À travers le protagoniste des *Soleils des Indépendances*, Kourouma semble poser la problématique d'un retour aux sources identitaires pour les Africains. Quelle est la nature et l'état de ces sources, à la suite des affres de la colonisation française et des indépendances truquées et malsaines. La terre de Togobala est aride, même pauvre comme le « cache sexe d'un orphelin » mais Fama est fier de cette terre. L'aridité et la pauvreté de cette terre évoquent métaphoriquement l'impassibilité et la futilité tragique d'une telle entreprise pour les Africains contemporains dénaturés et déconstruits à travers les expériences oppressives et exploitantes du contact historique avec l'Occident esclavagistes, colonialistes et néocolonialistes. Bien que Kourouma au travers de l'évolution du personnage de Fama pose la problématique de la quête identitaire dans *Les Soleils des Indépendances*, il semblerait redouter l'aveuglement de celui-ci dans cette poursuite. De ce fait, Kourouma interpelle l'Africain à repenser la redéfinition des valeurs qui lui donne essence et reconnaissance dans son appartenance au village planétaire qui devient le monde contemporain. L'apport identitaire de l'Africain à la concrétisation des piliers de ce village planétaire n'est autre que l'unicité de son « africanité » à l'harmonie universelle, sans laquelle il sera consommé dans l'engrenage du processus même d'une mondialisation monstrueuse. Pour ne pas subir le sort tragique de Fama, l'Africain contemporain doit faire montre d'une tolérance rationnelle et réaliste du vent de changement dont les apports conduisent à son enrichissement humaniste et à sa coexistence symbiotique avec les autres êtres humains à travers la planète.

Références bibliographiques

- Arendt, H. (1958). *La condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy.
- Devereux, G. (1967). *La renonciation à l'identité, défense contre l'anéantissement*, *Revue française de psychanalyse*, tome XXI, 1.
- Dubois, J. (2012). *Le Petit Robert : Dictionnaire de la langue française*. Paris : Le Robert.
- Dumont, L. (1977). *L'Homo aequalis*. Paris : Gallimard.
- Gaulejac, V. & Taboada-Leonetti, I. (1993). *La lutte des places*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Gaulejac, V. (1987). *La névrose de classe*. Paris : Hommes et Groupes.
- Green, A. (1979). *Atomes de parenté et relations œdipiennes. L'identité*, *Actes d'un séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss*. Paris : Grasset.
- Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des Indépendances*. Paris : Éditions du Seuil.
- Laplanche, J., Pontalis, J-B. (1967). *Vocabulaire de psychanalyse*. Paris : PUF.
- Legrand, M. (1993). *L'approche biographique*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Lévy-Strauss, C. (1979). *L'identité. La condition postmoderne*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Mandragore, F. (1997). *Grand Usuel Larousse, dictionnaire encyclopédique*. Paris : Larousse-Bordas.
- Ricoeur, P. (1985). *Temps et récit*. Paris : Gallimard.
- Rosset, C. (1999). *Loin de moi*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Sennett, R. (1979). *Les tyrannies de l'intimité*. Paris : Le Seuil.

Autre

Dictionnaire Le Petit Larousse (2010). Paris : Larousse.